

Le pont Sainte-Elisabeth par Jean Teilliet



Jean Teilliet, Le pont Sainte-Elisabeth, 1918. (Huile sur toile, 51 x 63 cm, Collection privée)

Le peintre limousin, Jean Teilliet (1870-1931) a immortalisé les paysages limousins dans toutes leurs spécificités au cours du premier tiers du XX^e siècle. Né à Saint-Junien, il suit des études d'art et s'installe à Paris pendant plusieurs années avant de revenir au pays au moment de la guerre. Il s'implique dès lors, dans la vie culturelle, en collectant des chants et danses traditionnels, avant de créer plusieurs groupes folkloriques et le musée de Saint-Junien.

Cependant s'il est un homme de patrimoine, il reste avant tout un peintre qui a su magnifier les paysages du Limousin et tout particulièrement ceux à proximité de Saint-Junien. C'est en particulier le long de la Glane, à la suite du peintre Corot, qu'il trouve ses sujets d'inspiration. Jean Teilliet a peint de nombreux paysages, sous-bois, vallons et rivières peuplés parfois d'un ou deux petits personnages, créant ainsi un paysage habité. Ainsi, sur *Le pont Sainte-Elisabeth*, figure une femme coiffée qui se penche, le bras droit tendu vers la rivière comme si elle voulait rattraper quelque chose. Les éléments naturels, les arbres, l'eau et le ciel font une large place aux constructions humaines

figurées par les maisons et le pont. L'architecture de ce dernier, représentée par ses deux arches principales, attire le regard jusque sur la croix presque en son centre. Sa touche est enlevée et marquée d'un certain relief dans le feuillage des arbres, tandis que le pilier à l'extrême droite de la composition est laissé dans un simple lavis qui laisse apparaître les traits au crayon du dessin sous-jacent.

Sa touche picturale et la gamme chromatique de sa palette sont dans l'esprit de son temps et il ne cherche pas tant à faire œuvre qu'à saisir une part de cette particularité limousine si revendiquée. Et c'est aujourd'hui encore, ce que les Limousins lui reconnaissent. On regarde une peinture de Jean Teilliet avec une émotion nostalgique suscitée par la représentation d'une certaine forme d'identité limousine.

En choisissant de peindre le pont Sainte-Elisabeth, en 1918 – qui sera classé Monument historique en 1990 – Jean Teilliet immortalise un paysage historique et symbolique du Limousin.

Virginie Kollmann-Caillet

Atelier de généalogie

Une vingtaine de personnes ont répondu à notre invitation, le vendredi 3 décembre, pour notre premier atelier de généalogie. Des débutants et des chercheurs confirmés, tous désireux de faire avancer leur enquête familiale, de se perfectionner, de pratiquer l'entraide, l'échange d'informations et de techniques.

Le second atelier est fixé au **vendredi 14 janvier 2022**, de 18 h 30 à 20 h, au Centre administratif Martial-Pascaud. Rejoignez-nous !

Les murs parlent...

Les travaux dans les maisons anciennes sont parfois à l'origine d'étonnantes découvertes (voir *Le Chercheur d'Or* n°78, p. 3). C'est ce qui s'est encore produit récemment, dans un immeuble de la place Lasvergnas où sont réapparues deux affiches centenaires sur les murs du grenier.

COLLÉES directement sur le plâtre, ce qui rend leur dépose impossible, en partie déchirées, elles n'en sont pas moins un précieux témoignage historique car elles nous parlent de Saint-Junien au début du siècle dernier, et plus précisément de ganterie.

La plus ancienne est un tarif pour la coupe des gants, issu d'un accord entre les fabricants et les ouvriers de Saint-Junien conclu en janvier 1910. Les grands conflits sociaux qui ont agité la ville entre 1902 et 1906 sont alors apaisés, mais la question des salaires reste au cœur d'âpres négociations. *L'Abeille de Saint-Junien* qui en rend compte dans ses colonnes donne



Place Lasvergnas, années trente : au centre la bascule, à l'arrière les bâtiments de la ganterie Lambert (1884-1919) puis de la ganterie coopérative (1919-1931), carte postale, collection privée.

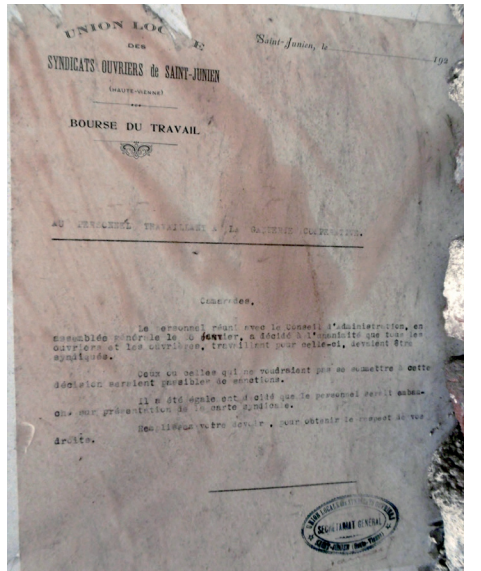
les noms des représentants ouvriers et patronaux. Parmi les patrons, apparaît Aristide Lambert dont la fabrique de gants est justement installée depuis 1884 dans la maison de la place Lasvergnas, alors appelée place de la Bascule. La découverte des affiches suggère que l'atelier des coupeurs était aménagé dans le grenier de l'immeuble.

Aristide Lambert (1854-1929) est une personnalité de Saint-Junien en 1910 : industriel, adjoint au maire, il a été président

de la société mutuelle *l'Union des artistes en ganterie*. C'est aussi un musicien averti, directeur durant de nombreuses années de la société musicale *l'Avenir*. En 1919, âgé de soixante cinq ans et sans enfant, il vend son affaire à la société coopérative que vient de fonder Joseph Lasvergnas, la Ganterie Coopérative Ouvrière. Celle-ci achète le fonds de commerce (clientèle et matériel) et loue à Aristide Lambert l'immeuble où elle restera jusqu'à son déménagement rue Louis-Codet en 1931.

La seconde affiche est datée des années 1920, sans plus de précision. Elle émane de l'union locale des syndicats ouvriers de Saint-Junien et s'adresse au personnel de la ganterie coopérative. On sait que le syndicat CGT, la ganterie coopérative et la mairie sont alors très liés, Joseph Lasvergnas en étant le personnage central. L'affiche annonce que les employés de la ganterie coopérative devront obligatoirement être syndiqués et que la carte syndicale sera demandée pour toute nouvelle embauche ; une décision prise en assemblée générale de la société coopérative, dans un contexte de fortes tensions politiques et de conflits sociaux à Saint-Junien.

Frank Bernard



Jean Teilliet, un homme au grand cœur

Projeté au Ciné-Bourse le mardi 30 novembre, l'excellent film documentaire de Guy Ribette a été apprécié par une cinquantaine de spectateurs. Pour ceux qui n'ont pu être présents, une seconde projection sera proposée au printemps 2022.

Le Moulin Gady des années 50...

C'est au Moulin Gady, au-delà du pont qui enjambe la Vienne, sur la route menant à Rochechouart et Chaillac, que j'ai passé mon enfance. Au carrefour des routes de Saint-Martin et du Maluchat, dominé par les fermes de Monjovis et de Jarafi, ce quartier doit son nom au dernier meunier dont le moulin installé sur cette rive est aujourd'hui disparu. On y comptait seize foyers après la guerre. Et si la scierie Gaudy vivait ses derniers instants, l'atelier de charonnage de Maurice et Henri Puygrenier faisait encore résonner son enclume.

TROIS auberges, chez Boulesteix, Puygrenier et Pasquet, attendaient les nombreux ouvriers (mégissiers, teinturiers, papetiers) qui à pied ou à vélo ne manquaient pas de s'arrêter chez l'un ou chez l'autre ; chez plusieurs les jours de paye! A ces activités s'ajoutait le samedi le passage de « la Catherine », avec sa carriole tirée par un âne. Elle livrait du lait dans quelque épicerie et en laissait au passage à de fidèles clientes. Le vingt de chaque mois, jour de foire, des paysans menaient à pied, vaches et veaux au champ de foire. Les voitures étaient rares et tellement bruyantes qu'il y avait peu de risques d'accident.

Une corvée n'échappait à personne : celle de l'eau. Les maisons n'avaient point l'eau courante. Armé de seaux et de brocs, on se rendait à la fontaine située près du café Puygrenier. Cette fontaine en fonte était alimentée par les sources de Fontbonne. Un levier que l'on abaissait laissait jaillir l'eau. Évidemment c'était un lieu privilégié pour échanger les dernières nouvelles. Alors, dans les années 50, quand l'eau fut amenée sur l'évier de chaque maison à la place du seau et de la couade, ce fut une



La fontaine en fonte du Moulin-Gady, dessin de JL.

petite révolution. Et si tout ne s'est pas fait immédiatement, des idées ont commencé à germer... Chez moi, une des premières réalisations a été d'installer, dans le sous-sol, un bac à laver fabriqué par mon grand-père cimentier. Quel soulagement pour ma mère qui n'avait plus à transporter le linge et la planche à laver jusque sur les bords de Vienne en toutes saisons! On rêvait aussi d'un cabinet de toilette, et un peu plus tard d'une salle de bain. Et pourquoi pas de vrais WC dans la maison et non plus une cabane au fond du jardin ?

Le restaurant Boulesteix tenait une place à part dans la vie du quartier. Situé juste après le pont, le bâtiment, bien que rénové, a peu changé. Il se poursuit à l'arrière par une cour où subsiste l'ancienne mégisserie de peaux de morues, suivie de jardins et de prés qui longent la rivière. Sept personnes habitaient sous le même toit : Françoise, veuve de Martial Boulesteix, son fils André avec sa femme Suzanne et sa fille Adèle, Joseph frère d'André, célibataire, et Léontine leur sœur qui vivait avec son mari à l'arrière de la maison.

André exerçait officiellement la profession de taxi et il était, comme il le disait lui-même en toute modestie, l'animateur des amusements, celui qui donne de l'entrain dans le quartier. Surnommé *Piquette*, il a laissé de nombreuses annonces dans « *L'Abeille* » et certaines prêtent à sourire. *Super grand bal avec Landaudet son ensemble musette, l'orchestre qui fait courir tout le monde. Tous chez Boulesteix !* Les fêtes qu'il organisait donnaient lieu à des programmes divers et quelquefois curieux : le 30 avril 1950, c'est *le Couronnement du Roi, de la Reine et des Demoiselles d'Honneur*, et le dimanche 27 mai 1951: *Frairie et fête annuelle... Tirs, loteries, confiseries, glaces. Course aux canards... Concours*



Joseph et Louis Boulesteix sur leur barque, au pied du pont Notre-Dame, Collection privée.

de grimaces, Concours des buveurs à la tétine où chaque concurrent doit têter au moins un demi litre de vin rouge... Ces jours de fêtes, la sono était en marche depuis la veille et *Le jupon de Lison* n'en finissait pas de voler sur le gazon. Tous les ans il faisait carnaval, une tradition qui avant la Grande Guerre était partagée entre les trois auberges. Le jour des Cendres « Sa majesté Carnaval » était jugé puis pendu au gibet dressé devant le restaurant. L'après-midi un cortège le menait, en chanson, au milieu du pont où il était brûlé puis jeté dans la rivière.

L'été, des vacanciers, pêcheurs, profitaient de l'emplacement exceptionnel de l'auberge en bordure de Vienne pour poser leur tente à l'ombre des peupliers. Une autre facette d'André Boulesteix se retrouve dans une lettre de félicitations que Roger Frey, alors ministre de l'intérieur, lui adresse pour son dévouement et ses actes de courage après avoir sauvé plusieurs personnes de la noyade. Le quartier n'a plus été tout à fait le même après le décès de *Piquette*, le 6 septembre 1963.

Jean Mazaud

Enigmes de la chapelle des pénitents

Implantée au cœur du cimetière ancien, longtemps fermée au public, la chapelle des pénitents suscite toujours la curiosité des visiteurs. Curiosité puis étonnement, quand ils apprennent l'existence d'une chapelle basse, appelée caveau de saint Guignefort, à laquelle furent longtemps associées de curieuses dévotions. Mais d'autres détails, parfois énigmatiques, ajoutent au mystère qui entoure l'édifice.



Le devant d'autel du retable et une des charnières qui le rendent mobile.

LÉON Rigaud, fut le premier à remarquer que le devant d'autel du retable des pénitents est monté sur des charnières, ce qui permet de le faire basculer vers

l'avant. Il y voyait l'entrée de la chapelle souterraine, hypothèse tout à fait improbable car on ne voit pas comment on aurait pu aménager à cet endroit une entrée dans la voûte de la chapelle basse, d'autant que les fouilles de 1967 ont révélé une porte en plein cintre dans son mur ouest (invisible sous le perron actuel). En fait, le basculement du panneau de bois laisse apparaître un autel en granit qui fut masqué par l'installation du retable en 1689. Cet autel « attribuable aux origines de la chapelle, XII^e ou XIII^e siècle » fut non seulement préservé par les pénitents bleus mais le parement amovible permettait d'en conserver une utilisation ponctuelle. Lors de la restauration du retable, il a été décidé de le laisser au même endroit, désormais rendu à l'obscurité mais facilement accessible.

Un second détail est plus énigmatique. Au pied du retable, une pierre du dallage porte une inscription dans un cartouche festonné. Léon Rigaud, encore lui, y lisant la date 1263 et les lettres GGI, l'a interprétée comme la pierre tombale de Gérard Godard, reconstruteur de la chapelle au XIII^e siècle selon le Pouillé de Nadaud. Là

encore, l'érudit saint-juniaud a fait fausse route : en effet, c'est la date 1765 et les lettres O et T qu'il faut lire, dans un style qui n'a rien à voir avec le XIII^e siècle.

Alors à quoi peut correspondre cette inscription ? Une hypothèse nous est permise grâce à une information relevée par Vital Granet et Alain Mingaud dans un registre des pénitents bleus : le 3 mars 1765, l'assemblée décide de confier aux frères Jean et Léonard Delagarde, maçons à Saint-Junien, la réfection du pavement de l'église avec des pierres de taille bien de niveau. C'est à l'occasion de ces travaux que l'on aurait gravé la date. Quant à la signification des lettres, elle demeure mystérieuse.

Enfin, parmi les autres énigmes, signalons les deux ouvertures dans la voûte de la chapelle basse, dont on ignore la fonction, ou encore la toile représentant saint Jérôme, peinte au XIX^e siècle sur une œuvre plus ancienne qui reste à identifier.

Frank Bernard et Michel Moreau



Inscription gravée sur une dalle au pied de l'autel. (Photo MM)

Le numéro 13 des **Dossiers du Chercheur d'Or** est paru

Saint-Junien, archéologie et histoire 4

80 pages, nombreuses illustrations, 15 €

En vente à La Maison de la Presse, 1 rue Lucien-Dumas

